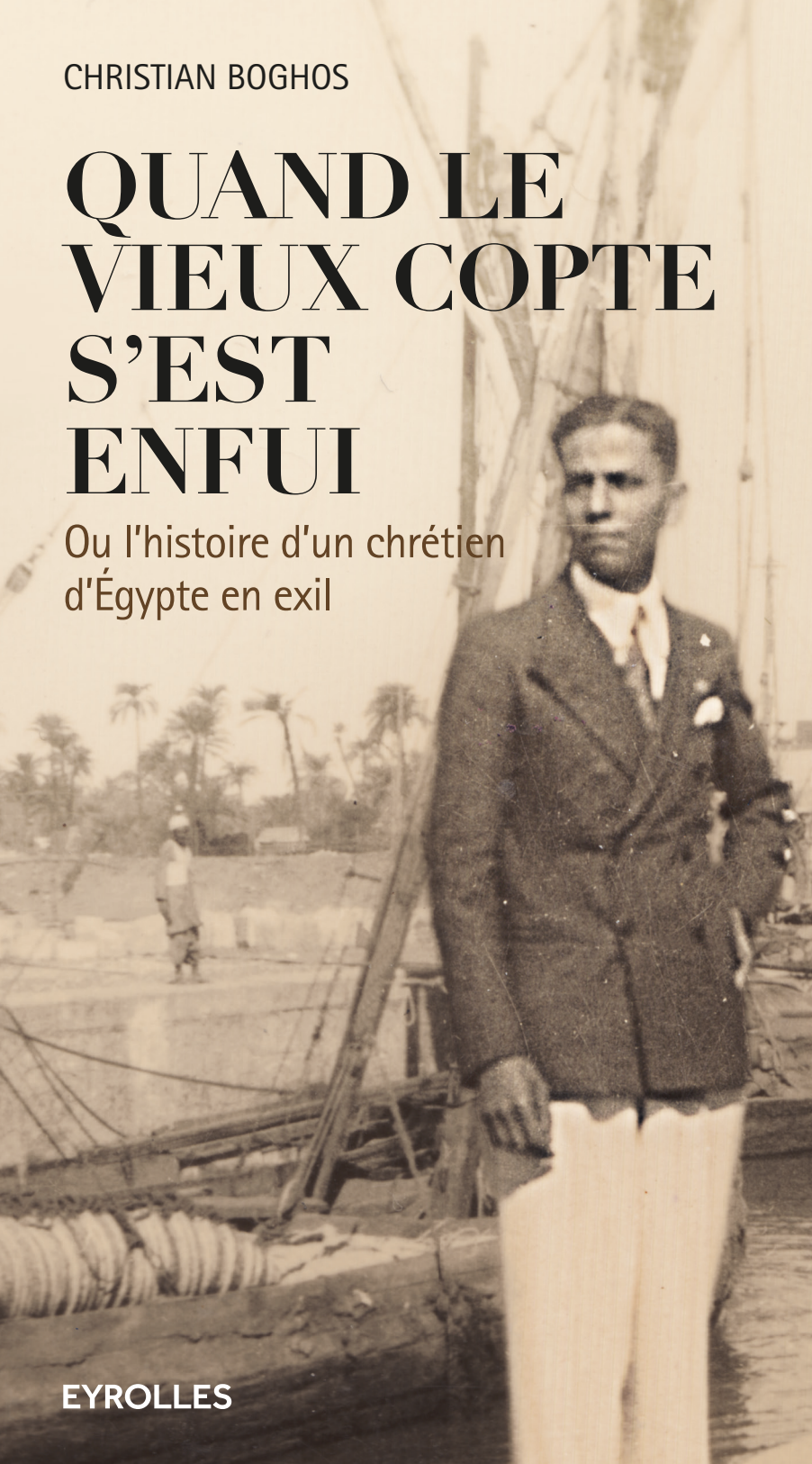


CHRISTIAN BOGHOS

QUAND LE VIEUX COPTE S'EST ENFUI

Ou l'histoire d'un chrétien
d'Égypte en exil



EYROLLES

QUAND LE VIEUX COPTE S'EST ENFUI

De retour dans son pays natal après un demi-siècle d'exil pour un ultime voyage, le narrateur regarde la communauté copte, les chrétiens d'Égypte, se débattre, tiraillée entre ses propres traditions et les vicissitudes de la modernité. Alors que la liberté spirituelle de ceux qui lui sont chers semble menacée, il se souvient de son enfance, de ses combats d'adolescents et de toutes ces histoires qui ont fondé son pays, l'Égypte.

L'auteur évoque, d'une très belle plume, l'exil et la nostalgie d'un vieil homme, son propre père. Un ouvrage sur le souvenir et le temps qui passe, à travers le regard de cet homme qui retourne en Égypte, alors même que souffle sur la région le vent des printemps arabes et que l'islamisme radical monte en puissance. L'occasion pour le lecteur d'appréhender la douloureuse mémoire de la communauté copte et la complexité de l'exil tout en accédant à une autre vision de l'Égypte contemporaine.

Christian Boghos est auteur de plusieurs ouvrages, en particulier en hommage à son père copte catholique d'Égypte, réfugié en France en 1959.

www.editions-eyrolles.com

© Collection personnelle de l'auteur
Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles

Code éditeur : 056475
ISBN : 978-2-712-56475-4

QUAND
LE VIEUX COPTE
S'EST ENFUI

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05

www.editions-eyrolles.com

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 2013,
aux Édition du Rocher, sous le titre
Journal d'un vieux copte.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2016
ISBN : 978-2-212-56475-4

Christian Boghos

QUAND
LE VIEUX COPTE
S'EST ENFUI

ou

L'histoire
d'un chrétien d'Égypte
en exil

EYROLLES

*« S'il est vrai que les seuls paradis
sont ceux qu'on a perdus,
je sais comment nommer ce quelque chose
de tendre et d'inhumain qui m'habite aujourd'hui.
Un émigrant revient dans sa patrie.
Et moi, je me souviens. »*

Albert Camus, *L'envers et l'endroit*

Pour Lisa, Iris Salomé et Paul-Andréa.

Sommaire

Hiver 2015

*Puisqu'il faut continuer à regarder l'horizon
pour ne pas perdre l'équilibre. XIII*

1

*Voici mon identité: je suis copte de terre et de sang,
copte comme l'Égypte, et comme tous mes semblables:
humilié, chassé mais invaincu. 1*

2

*Dernier retour au Caire où le temps a recouvert
mes souvenirs de voies rapides, de voitures
souffreteuses et d'une poussière négligente. 11*

3

*Nous sommes nés avec l'Égypte dès le premier
souffle de vie sur sa terre aride et son reflet
sur l'eau du Nil. 21*

4

*À ma naissance mon père évoqua Jésus
bien sûr, mais aussi le dieu Sérapis
ainsi que le faisaient nos ancêtres. 31*

5

*Je me revois face au Nil. Voilà Sami
qui s'avance. 39*

6

*Nous voulions invoquer les puissances du cosmos
et convoquer l'espoir de rencontrer Osiris. 61*

7	<i>Sur la colline du Mokkatam je dessinais Isis sur le sol comme un sésame qui devait ouvrir nos cœurs.....</i>	67
8	<i>Avec ce thé et une pâtisserie à la fleur d'oranger, nous revenions avec lenteur vers le monde contemporain.</i>	77
9	<i>Aujourd'hui, chaque soir, je m'exerce à revivre ce que je n'ai pas vu.</i>	85
10	<i>Thérèse était si proche de moi sur ces blocs millénaires de Khéops.</i>	87
11	<i>Mon père avait été élevé dans la nostalgie des anciens vers lesquels il devait se retourner sans cesse pour continuer à les faire vivre.....</i>	95
12	<i>Mon frère. Et peu à peu ce silence qui nous réduisait à des ombres ternes.</i>	101
13	<i>La vie d'un homme peut ressembler à la vie d'un peuple.....</i>	117
14	<i>Mon ami Milad croyait à un grand pays pharaonique et pourquoi pas, chrétien.</i>	119

15	<i>Même en exil nous ne sommes jamais loin de notre pays puisque nous le portons dans notre nom.</i>	127
16	<i>Ida, soleil lointain et si attirant.</i>	131
17	<i>Les yeux rivés sur notre propriété de Sobag, jamais mon père ne l'accepta.</i>	143
18	<i>Aujourd'hui plus rien n'a la couleur de la lumière.</i>	153
19	<i>C'était mon premier exil.</i>	155
20	<i>Le père d'Ida. Rencontre avec la Sicile et tellement semblable à mon chemin.</i>	159
21	<i>Le coup d'État de 1952. Notre peur deviendra permanente.</i>	181
22	<i>Je décidais de partir alors même qu'étant égyptien je ne pouvais quitter le pays.</i>	189
23	<i>Quand le bateau s'éloigna.</i>	199
24	<i>Une nostalgie incurable parce que le rêve s'en mêle.</i>	201

Quand le vieux Copte s'est enfui

25

*Depuis, tous les dimanches
j'appelle Le Caire.* 203

26

Ce récit sera mon dernier voyage. 213

Hiver 2015

*Puisqu'il faut continuer à regarder
l'horizon pour ne pas perdre l'équilibre.*

Ce texte a été écrit il y a quelques années. Quelques jours après qu'un attentat à la voiture piégée devant une église copte à Alexandrie a fait 21 morts et 79 blessés dans la nuit du 1^{er} janvier 2011. Quelques jours plus tard, le 25 janvier des milliers de jeunes Égyptiens, à l'exemple de la Tunisie, manifestent place Tahrir au Caire contre le pouvoir en place du président Moubarak et pour plus de démocratie. Le 30 janvier l'armée annonce que les revendications du peuple sont légitimes et s'engage à ne pas faire usage de la force. Le 2 février de violents heurts éclatent quand des miliciens pro-Moubarak sont envoyés place Tahrir pour déloger les manifestants anti-Moubarak. Le 11 février 2011,

Hosni Moubarak, président depuis 1981, démissionne. Ce qui était impensable, se produisit.

Le vieux Copte ne put voir cette révolution, il quitta sa rive bien avant. Une fin de nuit dans sa tour parisienne de Beaugrenelle, le long de la Seine. Il se savait au bout. La veille il ne voulut pas dîner. Pas même boire un verre d'eau. Il marchait plus lentement encore quand il rejoignait sa chambre, se tenant au mur du couloir si court et infiniment interminable pour lui. Petits pas mal assurés et ses mains encore belles, rides à peine dessinées et éclairées par la petite chevalière offerte par sa femme il y a tant d'années. Une chevalière qu'elle dessina et qu'elle fit surgir de l'or fondu de deux pendentifs hérités de sa famille. Ainsi faisait-on, les battements d'un cœur amoureux précédaient l'esprit de débrouille ou de création quand il fallait témoigner, célébrer, s'inscrire dans le temps.

Un samedi matin, au plus tôt du matin, alors que j'ouvris la porte de son appartement au 21^e étage de cette tour vitrée et rouillée sur ses murs, c'est un silence coupant et la lumière criarde de la baie vitrée, qui m'accueillirent. Dès mon premier pas à l'intérieur, et comme à chaque fois, mon regard saisit au fond de la pièce qui prolongeait l'entrée son fauteuil bleu de Prusse qui lui servait d'alternative au lit. S'il était vide, c'est qu'il dormait. La

veille c'est là que nous eûmes une conversation si brève, interrompue par une fatigue si lourde. Des phrases qui restaient dans le vide. Des mots difficilement articulés. Des idées discontinues. Et puis une lassitude que plus aucun souvenir n'atténuait.

J'ai su alors. Le bref couloir que je voyais plus sombre. La porte ouverte comme déchirée. Le noir strié par le jour qui insistait.

Je l'ai trouvé étendu à terre, au pied de son lit de chêne clair, visage contre le sol, inerte. J'ai plongé sur lui guettant sa respiration. Je l'ai alors relevé, maladroitement, corps lourd mais encore vivant. Il était ailleurs. En partance. Il quittait doucement sa rive. Puis il me regarda de son lit que je trouvais à présent ridiculement petit, étriqué, il me regardait fixement et je ne voyais en lui plus que le vide, le départ, l'obscurité qui le gagnait. Je lui parlais, mais sans réponse. Mes mots se désintégraient dans le silence de cette chambre à présent chargée d'un air acide ou âcre. Face à lui, lui qui s'évadait, je sentais le silence de mes mots de sable.

J'ai alors, mais bien plus tard, écrit ce texte à sa place espérant y figer sa trace. C'est sa voix que j'entendais. Sa voix que j'ai écrite. Pas forcément un hommage. Plutôt un témoignage. Comme un homme fait de tous ceux qui ont vécu l'exil. Comme un passage d'une

vie à la stabilité éternelle vers un voyage hostile, sans fin, sans plus aucune racine, à la rencontre de gens qui ne vous attendent pas.

Depuis que ce livre est sorti, beaucoup me parlent de leur exil, de celui de leur famille, de leurs proches. Souffrances et nostalgie au détour d'une image restituée avec pudeur. L'exil veut parler à l'exil. Mais je ne suis que le porte-plume du vieux Copte. Comment leur redire ?

Et à chaque fois je le vois, rien ne referme ces cicatrices, tout au plus en parler avec un semblable les apaise un peu. Sans doute est-ce la raison qui a fait du vieux Copte un silencieux des choses essentielles et un répétiteur d'images de cartes postales.

Comment dire aux enracinés, ceux qui l'ont accueilli en France, le manque de racines ? Ce manque comme un organe malade qui s'atrophie et gangrène le reste de la vie. Comment dire à celui qui vit sur la même terre depuis que son nom existe ce qu'est le mal de terre, le mal du pays ? On pourrait croire que posséder ce sentiment aide à comprendre ceux qui en sont démunis. C'est le contraire.

La France du Sud-Ouest a accueilli le vieux Copte et elle l'a fait parler des Pyramides, du Nil et des pharaons. On attendait de lui que son visage projette ce que l'imagerie populaire réserve de l'Égypte. Rien d'autre qu'une

atmosphère orientaliste, éternelle séquence du sable du désert foulé par un dromadaire devant le Sphinx. Mais jamais, jamais un intérêt pour la cicatrice de n'avoir plus sa terre, de n'avoir pour rêve obsédant que le reflet d'un soleil blanc sur le sable du plateau silencieux de Gizeh et être condamné, pour continuer à respirer, à fermer les yeux pour revoir la mer sur son balcon penché sur le canal de Suez. Ces sentiments, ces impressions, ces manques-là ne s'expriment pas, ne peuvent même pas se concevoir quand on en est rassasié de ses racines, chaque jour plus. L'exil, vous dit-on alors avec légèreté, est une péripétie dont on doit pouvoir se remettre en faisant un effort sur soi. Laissons-les dire. La réalité, elle, ne peut se dire. L'esprit et le goût de vivre avec insouciance resteront définitivement ailleurs.

Et sans doute pour ne jamais avoir de mémoire défaillante ou traître, il fit sceller sur les deux poteaux qui encadraient le portail de fer forgé de sa maison du Sud-Ouest, plantée en haut d'une route nouvelle d'un lotissement nouveau à la sortie d'un village dont l'église fut édifiée au ^{xvi}^e siècle, deux vases italiens de terre cuite sur lesquels, Ida, son épouse, peignit le port de Suez et son navire qui s'en éloignait. Peut-être le leur. Jolie peinture circulaire à l'huile d'un tendre bleu sur un ciel vert, et un soleil absent. Derrière ce portail, au bout de l'allée, il avait planté un plaqueminer

qui donnait tous les automnes ses fruits, des kakis, et en une seule fois. Comme si, pris d'une envie d'offrir à tous le sucre et la chair, ils se projetaient ensemble et en chœur sur le sol du jardin.

Quand le vieux Copte rentrait le soir au volant de sa 404, il parlait avec passion et parfois agacement de sa journée devenue son nouveau présent. Et il en parlait avec une assurance si convaincante qu'elle faisait croire que ce quotidien était le sien depuis toujours. La faille se cache derrière l'aplomb vous diront les exilés. Mais je sais, du moins j'ai su, que pour tenir ainsi, et chaque soir même trente ans plus tard, il dut se convaincre qu'il avait pris la bonne décision en exilant toute sa famille. Sa fille put en France suivre des études supérieures et exercer un métier que l'on a longtemps qualifié d'avenir, bel augure après un pays où les filles étaient plutôt destinées au mariage. Son fils devint ingénieur, reproduisant un désir familial, et s'installa à Paris. Ce furent les seules raisons qui ont motivé son départ. Offrir à ses enfants la liberté de concevoir une vie comme ils l'entendent, rompant avec les traditions et les certitudes, s'il le fallait. Et chaque soir à l'heure d'éteindre la lumière je sais qu'il répétait ces raisons comme un psaume. Il avait ainsi troqué ses habituelles prières à Marie pour un récapitulatif exhaustif de toutes les conséquences de son départ, si

douloureuses furent-elles. Et nul doute, ceux qui sont partis vivent les mêmes soirs baignés de ce même silence. Quand les uns cherchent le sommeil, eux cherchent les raisons qui valident leur exil. Se dire que la fuite a produit quelques effets bénéfiques aide à dormir. Mais dormir ne suffit pas, il faut aussi trouver la raison pour ne plus avoir envie de repartir, de retourner. Il est vrai que les souvenirs bien entretenus, nettoyés, dépoussiérés et parfaitement lumineux ont cette fonction. Comment revivre ce qui n'est plus ? La nostalgie, pour eux, a cet effet. Regretter le temps d'avant, c'est supporter celui d'aujourd'hui. Simple, entendu, mais curatif. Parce que vivre dans le passé c'est toujours vivre en essayant d'apercevoir à travers ce voile le présent, de s'y habituer, parfois de l'apprivoiser, à terme de l'accepter, de l'apprécier et au jour du bilan, de l'avoir aimé, un peu.

Le vieux Copte a toujours manié la nostalgie comme un antidote tout en acceptant cet effet secondaire : n'être jamais vraiment là, ni vraiment parti. Il s'avancait dans sa nouvelle vie comme sur un fil tendu, tellement palpable, tellement semblable à ces notes tenues haut, tristes parfois déchirantes d'Oum Kalsoum, chanteuse égyptienne des soupirs et des langueurs de sa jeunesse. Je voyais son état habituel, sa déambulation dans la vie quotidienne comme un chant de la même Oum

Kalsoum, une onde venue de loin qui se fond puis meurt dans les paysages vigoureux du Béarn. Une onde, sans pouvoir l'arrêter, ni l'empêcher de naître.

Et puis il y eu le divin, cet endroit où il logeait sa croyance catholique. Il suivit enfant un enseignement traditionnel et strict au collège de la Sainte-Famille du Caire, dirigé et enseigné par des jésuites. Cette vision absolue de la croyance, qui se confondait avec son identité – être copte c'était être un chrétien pieux, disait-il – ne pouvait admettre les avancées de la modernité qu'elles fussent dans les règles de vie comme dans la liturgie. Voici encore un exil : il quitta la tradition combattante pour un pays ouvert aux idées réformatrices. Et il décida que les représentants français de l'Église représentaient trop ce monde moderne qui le heurtait. Lui qui, aussi souvent qu'il le pouvait, se rendait à l'église Saint-Serge du vieux Caire, ne mit plus jamais les pieds dans celles du Béarn. Une fois cependant, mais en bougonnant, pour le mariage de sa fille. Où se cachait alors son divin ? Dans ses regrets bien sûr, cette obsessionnelle remémoration de ces messes de fusion avec tous ceux de sa communauté, et peut-être aussi dans cet instant de grâce que chaque exilé aime à entendre, lorsque seul et isolé dans un endroit silencieux, faisant le noir pour dépasser les contingences du présent, il entend au fond de

lui que demain existe, qu'il y a quelque chose plutôt que rien devant lui, et que ce quelque chose sera ce qu'il décidera qu'il sera, aidé en cela par le souffle paternel du Très Haut, ainsi le disait-il.

Si j'ai écrit en son nom, bien sûr pour parler de lui, c'est aussi pour ceux qui lui ressemblent. Pour ceux qui croyaient à l'éternité d'un monde qu'ils pensaient immobile et, sans pour autant le connaître vraiment redisent les terribles mots de Barrès : « Ce que j'aime dans le passé ? Sa tristesse, son silence et surtout sa fixité. Ce qui bouge me gêne ». Pour ceux qui croyaient que la vérité tenait dans les certitudes acquises et reproduites. Ceux qui ont aimé passionnément une vie et qui, à l'heure de cette conscience, l'ont vu s'évanouir. On aime que ce que l'on quitte : la sentence est habituelle mais vue d'un bateau qui s'éloigne sans retour, elle devient charnelle, tranchante. Pour ceux qui ont toujours eu peur que la transmission ne s'arrête, or elle ne peut être un copier-coller. Transmettre c'est aussi adapter.

Le vieux Copte est mort dans un monde qu'il ne comprenait plus. Non qu'il allait trop vite mais parce qu'il créait tous les jours de nouveaux repères, de nouvelles références. Tous les jours ce monde relevait des certitudes

qui s'effondraient et des illusions qui se déchiraient, chaque jour s'inversaient les équilibres et les références, s'effondraient les modèles et les icônes, se banalisaient les tabous et les interdits.

Et chaque samedi quand j'allais prendre un café avec lui, chez lui, c'est de l'actualité que nous parlions parce qu'elle lui disait chaque jour à travers son écran, que le monde devenait illisible. Alors nous abordions l'histoire passée, sa première et juvénile vision d'une Égypte nouvelle et utopique, sa nostalgie du soleil sur le Nil, ses déboires toujours respectueux avec son père et puis l'amour de l'Italie, sa deuxième patrie, celle de son épouse.

Chaque semaine, comme si elle était première.

Comme une longue et infinie récapitulation.

C'est ainsi que ce livre est né.